

Malva

Auteur Hagar Peeters

Traduction : Sandrine Maufroy et Philippe Noble

Éditions Actes Sud

Nombre de pages 255

Livre présenté par Géraldine Fricard

Hagar Peeters est une auteure néerlandaise qui signe ici son premier roman mais non sa première œuvre puisque cinq recueils de poésie, tous primés, ont été publiés dont je n'ai malheureusement trouvé aucune traduction sur Internet.

J'ai immédiatement été happée par la magie du texte et l'originalité de son approche. Dès la première page, Malva fait savoir au lecteur qu'elle a choisi Hagar pour transmettre son histoire car le père d'Hagar Peeters, journaliste, a suivi pendant des années le destin de Pablo Neruda, abandonnant, lui aussi, sa fille pendant plusieurs années.

Depuis les champs élyséens où elle erre, Malva avait besoin d'un vecteur à sa parole. Histoires d'une petite morte et d'une vivante qui se rejoignent autour du père ou plutôt de l'absence du père.

Malva est la fille de Pablo Neruda. Il l'abandonne – elle a deux ans – ainsi que sa mère, sa première épouse, Maryka Hagenaar.

Née hydrocéphale, Malva décèdera à l'âge de huit ans et jamais le grand poète ni l'homme politique, adulé comme défenseur de la liberté, Prix Nobel, n'en fera mention, pas même dans ses mémoires *J'avoue que j'ai vécu*.

Par ce conte philosophique qui s'appuie sur des données historiques Malva- Hagar nous entraîne dans le miroir magique de la vie de Neruda. Tel le feu follet que Malva est désormais, nous voyageons dans la vie tumultueuse de Neruda. Nous côtoyons les plus grands penseurs et poètes, ses amours et découvrons le mot – Indifférence – pas seulement dans sa définition stricto sensu mais dans sa terrible calamité. Les allégories sont nombreuses dans un monde qui nous permet de rencontrer Goëthe ou Socrate pour les plus connus.

Dans ce théâtre d'ombres nous retrouvons également, comme au Musée des Arts-Forains, Daniel Miller, Lucia Jones, Eduard Einstein et autres, « *ces mutants, ces pitoyables ratés* » que leurs illustres pères (et mères) ont cachés, déniés, oubliés.

Jean-Claude Grumberg, lors d'un entretien dans la Grande Librairie, a dit : « *Le conte permet de dire d'une manière fausse le vrai* ». Ce livre, certes sans concession à la notoriété, est magnifique dans sa sincérité toute simple : l'absence, quelle qu'elle soit, demeure l'absence.

Contrairement à la gravité du texte, le langage du roman est caustique voire drôle, poétique – il serait insensé d'en douter – et j'ai relevé ceci :

« *Dans des lettres non destinées à publication, il [mon père] me décrivait comme – un vampire de trois kilos, une sangsue, un gnome, un monstre, un être parfaitement ridicule – du fait de mon corps*

*chétif et de ma tête gigantesque. Il me qualifiait – ce prince du langage – de « point-virgule. »
« Le point-virgule est, par excellence, symbole d’ambivalence [...] La mort est un point, oh, c’est certain, mais une virgule souligne qu’il y a d’autres choses à venir, elle relativise le point. »*

Je laisse au lecteur d’apprécier le point-virgule qui égraine chacun des paragraphes.

Peeters montre par ailleurs un talent remarquable à décrire des ambiances en fonction des situations. Elle passe de la truculence verbale d’un dîner de monstres – avec ses amis rejetés – à une corrida verbale entre Federico Garcia Lorca et Neruda.

Jamais de pathos, peut-être un regard autre sur ce que la société fait de nous – même les génies !

